

POURQUOI ÉLISÉE RECLUS A CHOISI LA GÉOGRAPHIE ET NON L'ÉCOLOGIE

Philippe PELLETTIER

Université Lyon 2,
UMR 5600 Environnement, ville, société

Publié dans : *Géographie, écologie, politique, manifeste pour une géographie environnementale*,
Denis Chartier et Estienne Rodary dir., Paris, SciencesPo Les Presses, 2015, 428 p., p. 99-120.

La seconde moitié du XIX^e siècle est caractérisée par des bouleversements épistémologiques importants. La géographie n'y échappe pas, dont la mission évolue d'une découverte du monde à l'analyse scientifique de celui-ci. Outre les progrès dans les sciences ultérieurement qualifiées de « dures » (mécanique, physique, chimie, médecine...), elle doit prendre en compte deux innovations : le darwinisme et la constitution de sciences comme la sociologie et l'anthropologie dont le nom n'existait pas jusque-là.

Les relations entre l'humanité et son milieu physique ou naturel interrogent alors fortement. Plusieurs savants cherchent à créer une discipline qui fasse la synthèse entre les deux, d'où le foisonnement de néologismes, dont le sens ne correspond pas forcément à celui qu'ils ont pris de nos jours mais qui rendent compte de ces tentatives. Soit par ordre chronologique : « Éthologie » proposée par Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire (1859), « mésologie » par Louis-Adolphe Bertillon (1865), « écologie » par Ernst Haeckel (1866), « hexicologie » par Saint-Georges Mivart (1880), « physiographie » par Thomas Huxley (1870) ou « bionomie » par E. Ray Lankester (1889).

Élisée Reclus (1830-1905) s'intéresse aussi à cette question. Bien que connaissant l'écologie, il ne s'y réfère pas. Dans la mesure où sa position de géographe et d'anarchiste est marquante, à son époque comme de nos jours, on peut se demander pourquoi (Pelletier, 2012).

1. La révolution darwinienne et la géographie

La théorie darwinienne est révolutionnaire à plusieurs titres. Remettant en cause l'idée de la création, théorisant par définition l'évolution, bouleversant plus le temps que l'espace, elle touche a priori surtout l'histoire et la philosophie, habituées à spéculer sur le temps. Mais elle concerne aussi la géographie quant à la différenciation spatiale de l'évolution en fonction du milieu (Stoddart, 1966). Darwin sinon Wallace bâtissent même leur théorie à partir d'un espace géographique précis, les petites îles. La théorie darwinienne démontrant l'unité intrinsèque du monde, elle provoque une redéfinition des disciplines scientifiques situées au carrefour des mondes inorganiques, organiques et humains comme la géographie.

À l'image des autres disciplines de la première moitié du XIX^e siècle, celle-ci véhicule alors la théologie naturelle d'un Dieu providentiel. La révolution darwinienne fait éclater cette conception, mais en la transformant de deux façons qui peuvent être conjointes. D'une part, la Providence est progressivement identifiée à l'uniformité de la nature, d'autre part la légitimation sociale est transférée aux nouvelles lois de la nature. Les géographes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle se positionnent en fonction de ces deux pôles, deux « théodicées » comme l'appelle David Livingstone qui montre « comment une théologie naturelle reconstituée se maintient comme contexte majeur d'une praxis géographique avant sa sécularisation sous la

forme d'interprétations naturalistes des relations déterministes homme-environnement » (Livingstone, 1984, p. 9).

La cosmologie darwinienne gagne les géographes à la fin du XIXe siècle et aux débuts du XXe siècle. Les désaccords qui peuvent exister entre eux, entre ceux qui l'acceptent et ceux qui la refusent, ou entre les darwiniens et les lamarckiens, ne sont pas frontaux (Soubeyran, 1984). L'école vidalienne représente ainsi un bel exemple d'adaptation voire de contournement du darwinisme par le biais de l'adoption du néo-lamarckisme (Berdoulay, Soubeyran, 1991).

Puisque le darwinisme est issu des sciences naturelles, de la botanique et de la zoologie au premier chef, c'est logiquement à celles-là que revient la tâche de réorganiser scientifiquement le monde, de lui (re-)donner une unité conceptuelle conforme à la conception évolutionniste. La pénétration du darwinisme en géographie passe donc par la « géographie botanique ». Les articles consacrés à celle-ci occupent entre un tiers et la moitié des premiers numéros des *Annales de géographie*, de 1892 à 1895 environ.

Avant que le néo-lamarckisme ne progresse chez les géographes vidaliens ou anglo-saxons, en gros au tournant des XIXe et XXe siècles, il est précédé par l'écologie qui apparaît dans le sillage du darwinisme, et qui oblige la géographie à se positionner. Ce processus parfois ignoré sera marqué par la fameuse « déclaration Barrows » de 1923, lorsque le président de l'*Association of American Geographers*, Harlan H. Barrows (1877-1960), considère la « geography as human ecology » (Barrows, 1923).

2. Haeckel, l'écologie et le monisme

Ernst Haeckel (1834-1919), contemporain d'Élisée Reclus ainsi que de Vidal de La Blache (1845-1918), est davantage que le simple créateur du terme d'écologie (1866). C'est un partisan du darwinisme dans une optique social-darwinienne. Dès son origine, l'écologie, telle qu'il la formule, se construit dans la problématique de l'interface nature-société depuis le dernier quart du XIXe siècle¹. L'une des interrogations est de savoir si elle s'apparente à celle d'aujourd'hui, à la fois comme discipline scientifique et comme vecteur d'une idéologie ou d'une politique.

Pour Haeckel, qui constate un parallélisme rigoureux entre le développement individuel des organismes (ontogénèse) et l'histoire des groupes d'êtres vivants (phylogénèse), il découle « de ce graduel développement de l'âme humaine chez chaque individu à un même développement graduel de l'âme dans le genre humain tout entier, et même dans le groupe des vertébrés » (Haeckel, 1879, in Nicolas-O., 1988, p. 22). L'esprit étant selon lui intégré à la matière, Haeckel prêche alors pour une « nouvelle religion naturelle » : le monisme.

D'après le philosophe Dominique Lecourt, le monisme consiste en une nouvelle version du romantisme qui prend son essor « sous la plume du disciple de Charles Darwin, Ernst Haeckel (...). Si l'homme n'est que l'histoire passée de l'Univers, le descendant d'êtres unicellulaires via le singe, son "âme" - ou son "esprit" - apparaît comme une réalité intégralement naturelle, au sens biologique : une propriété plus ou moins développée de son cerveau. Il n'y a dans la nature qu'une réalité : monisme » (Lecourt, 1994).

Selon l'historien Daniel Gasman, « pour les monistes, le caractère le plus pernicieux de la civilisation bourgeoise européenne fut peut-être l'importance exagérée qui était accordée à l'idée de l'homme en général, à son existence et à ses talents, et à la croyance que grâce à ses facultés

¹ Haeckel ne propose pas moins de sept définitions successives de l'écologie, en 1866 (par trois fois), 1868, 1869, 1874 et 1907. En 1869, lors d'une conférence donnée à l'Université de Iéna, il indique : « Par œcologie, on entend le corps du savoir concernant l'économie de la nature [*Naturbaushalt*] - l'étude de toutes les relations de l'animal à son environnement inorganique et organique ; ceci inclut, avant tout, les relations amicales ou hostiles avec ceux des animaux et des plantes avec lesquels il entre directement ou indirectement en contact - en un mot l'œcologie est l'étude de ces interrelations complexes auxquelles Darwin se réfère par l'expression de conditions de la lutte pour l'existence ».

rationnelles, uniques, l'homme pourrait recréer le monde et apporter universellement un ordre plus harmonieux et plus éthique. [L'humanité n'était pour eux qu'une] insignifiante créature, vue comme une partie et mesurée par rapport à l'immensité du cosmos et des écrasantes forces de la nature » (Gasman, 1971, p. 33).

La Ligue moniste, dont Ernst Haeckel est un membre éminent en Allemagne, tente « de reconstruire l'unité du monde en affirmant l'unicité de statut de l'inerte et du vivant, des plantes, des animaux et des sociétés humaines » (Deléage, 1994). Ernst Haeckel assure ainsi la jonction entre une conception écolo-naturaliste, ésotérique, social-darwiniste du monde, et une conception optimiste de la technique et du progrès. Il propose « un retour à la naturalité » et un « ordre social naturel » adapté aux lois éternelles de la naturalité, interprétées des découvertes de Darwin (Tort, 1983). Il prône l'eugénisme et la peine de mort comme instrument de sélection.

Il n'est donc pas anodin que le livre de Haeckel sur *Le Monisme* (1897) soit préfacé par Georges Vacher de Lapouge (1854-1936), lequel, d'abord socialiste, se rend célèbre pour ses positions raciales et ariennes. Dans cette préface Vacher suggère ainsi de remplacer la devise « liberté, égalité, fraternité » par celle de « déterminisme, inégalité, sélection » (Vacher, 1897, p. 2).

Haeckel croit dans la supériorité de la « race nordique », et il s'oppose à tout « métissage ». Son nationalisme devient fanatique au cours de la première guerre mondiale, et il revêt des accents antisémites lorsqu'il critique la République des Conseils de Bavière de l'après-guerre. Pour Daniel Gasman, Haeckel « contribua à cette variété spéciale de la pensée allemande qui servit de pépinière au national-socialisme. Il devint l'un des principaux idéologues allemands du racisme, du nationalisme et de l'impérialisme. (...) On doit totalement à Haeckel la création d'un social-darwinisme teinté de racisme en Allemagne. Ses idées ont servi à unifier dans un même corps idéologique les tendances racistes, impérialistes, romantiques, anti-sémites et nationalistes. (...) C'est Haeckel qui apporta tout le poids de la science là où le Volkisme était essentiellement irrationnel et mystique » (op. cit., p. xvii- xxiii). Peu de temps avant sa mort, Haeckel adhère même à la fameuse société secrète de Thulé qui joue un rôle clef dans l'ascension du nazisme.

Haeckel n'est pas un personnage isolé. Ses disciples, qu'ils soient pionniers de l'écologie scientifique ou non, modèlent la pensée des générations futures en associant étroitement la thématique du monde naturel avec des options sociales conservatrices. Ils prennent certes leur distance vis-à-vis de la croyance dans le progrès et la technique prônée par Haeckel, mais, en revanche, ils approfondissent la dimension naturaliste de sa pensée pour développer le principe d'organisme et celui de la philosophie de la vie.

Les monistes mélangent ainsi leur anti-humanisme avec les motifs *völkisch* d'anti-industrialisation et d'anti-urbanisation par le biais d'un croisement entre des catégories biologiques et des catégories sociales, sur fond pseudo-scientifique de racisme et d'eugénisme. Le biologiste Raoul Heinrich Francé (1874-1943), autre membre important de la Ligue moniste, élabore le concept de *Lebensgesetze*, ou « lois de la vie », par lesquelles l'ordre naturel est censé déterminer l'ordre social. Il s'oppose au métissage considéré comme « non-naturel ».

Son collègue Ludwig Woltmann (1871-1907), autre étudiant de Haeckel, insiste sur une interprétation biologique de tous les phénomènes sociaux, culturels et économiques. Cet ex-marxiste converti au social-darwinisme, mais qui garde du marxisme une « vision du monde » et une partie de son « matérialisme », met l'accent sur la supposée relation entre la pureté de l'environnement et la « pureté raciale ». Il fonde la *Politisch-Anthropologische Revue* (1902). « Woltmann eut une attitude négative envers l'industrialisation moderne. Il proclama que le changement d'une société rurale à une société industrielle avait accéléré le déclin de la race. Contrairement à la nature, qui avait engendré les formes harmoniques du germanisme, il y avait des grandes villes, diaboliques et inorganiques, détruisant les vertus de la race » (Mosse, 1964, p. 101). Otto Hauser (1876-1942), son disciple, poursuit ses spéculations raciales.

Woltmann, Hauser, Günther, Clauss et d'autres encore forment ainsi une longue chaîne réactionnaire, avec leurs homologues non allemands comme Chamberlain ou Gobineau, qui conduit aux atrocités des nazis, lesquels revendiquent d'ailleurs explicitement leur héritage

intellectuel. Haeckel n'est donc pas cette figure un peu météorite ou trop scientifique qui se serait contentée de créer un néologisme, et de tout laisser en plan. Sa pensée, sa démarche scientifique et ses positions vont bien au-delà. Elles pavent le chemin du naturalisme intégriste et de l'écofascisme.

Parmi les autres héritiers intellectuels d'Haeckel figure le géographe Friedrich Ratzel (1844-1904), théoricien de l'État considéré comme organisme vivant avec son *Lebensraum*. On trouve également le biologiste sud-africain Jan Christiaan Smuts (1870-1950), inventeur du holisme (1926), ou le botaniste et social-darwinien Frederic Clements (1820-1903), partisan de Herbert Spencer (Worster, 1998, p. 234). C'est d'ailleurs contre leurs idées holistiques que le botaniste britannique Arthur Georges Tansley (1871-1955) bâtit le concept d'écosystème (Tansley, 1935).

3. Le milieu, notion positiviste

Si Reclus évoque le naturalisme, il ne mentionne pas l'écologie. Le terme était-il trop neuf ? Pas assez connu, encore imprécis ? Le principe du néologisme n'est pas ce qui effraie Reclus qui préfère se référer à un autre de la même époque, celui de « mésologie » : « L'inégalité des traits planétaires a fait la diversité de l'histoire humaine et chacun de ces traits a déterminé son événement correspondant au milieu de l'infinie variété des choses (...). Tel est le principe fondamental de la mésologie ou "science des milieux" »².

Tombé depuis en désuétude, le terme de mésologie renvoie à celui de milieu, particulièrement apprécié de Reclus et de la plupart des géographes. Mésologie et milieu sont promus vers 1850 par Auguste Comte (1798-1857). Canguilhem postule même une légère antériorité en l'attribuant à Charles-Philippe Robin (1821-1885), un médecin, naturaliste et membre fondateur de la Société de biologie où, à partir du 7 juin 1848, il « y exposait la classification comtienne des sciences, y traitait dans l'esprit du Cours des tâches de la biologie, au premier rang desquelles la constitution d'une étude des milieux, pour laquelle Robin inventait même le terme de mésologie » (Canguilhem, 1968, p. 72).

La notion de milieu est certes ancienne en France puisqu'on la trouve chez Pascal ou Diderot dans un sens physique (« espace matériel à travers lequel passe un corps dans son mouvement »), mais le positivisme la popularise dans un sens nouveau. Auguste Comte esquisse en effet au début de sa réflexion une « mésologie », ou « étude théorique du milieu », à laquelle il revient dans son *Système de politique positive* (1851-54). Selon lui, « le milieu constitue donc le principal régulateur de l'organisme, même quant aux fonctions cérébrales immédiatement soustraites aux influences extérieures » (Comte, 1852, II, p. 26).

Il estime que la notion de vie « exige sans cesse une certaine harmonie, à la fois active et passive, entre un organisme quelconque et un milieu convenable » (Comte, 1851, p. 640). L'harmonie s'étend naturellement à la relation entre les organes et les fonctions, puis à la relation entre les agents et les actes. La généralisation d'un consensus vital répond à ce que, dans le *Système*, Comte appelle « la théorie générale des milieux organiques » qui exige de considérer tout individu, quel qu'il soit, relativement à l'ensemble auquel il appartient (ib., p. 665, Kremer, 1977).

Élisée Reclus, qui se réfère également à cette notion d'harmonie, déjà utilisée par les géographes plus anciens comme Karl Ritter (1779-1859) ou Alexandre von Humboldt (1769-1859), cite favorablement Auguste Comte, par exemple à la suite d'un long passage consacré à « l'aide mutuelle », et avec une note qui renvoie à la *Philosophie positive* (1869)³. D'autres anarchistes comme Bakounine, Kropotkine ou Metchnikoff saluent aussi l'apport de Comte.

² *L'Homme et la Terre*, désormais *H&T*, t. I, chap. II, p. 39.

³ *H&T*, t. I, p. 146.

4. La mésologie de Bertillon

Le terme de mésologie est repris et développé par Louis-Adolphe Bertillon à partir de 1860. Évoquer ce personnage et son positionnement permet de voir pourquoi la désuétude de la mésologie et, parallèlement, le succès de l'écologie s'expliquent notamment par des aspects idéologiques, dès cette époque.

Ami de Jules Michelet (1798-1874), Louis-Adolphe Bertillon (1821-1883) est proche du mouvement socialiste. D'après ses fils, « il admirait profondément le génie puissant de l'illustre Proudhon » (Bertillon, 1883, p. VI). Il commence une carrière de médecin, soutient sa thèse en 1852, puis s'oriente vers la démographie. Il étudie notamment les causes de la mortalité dont il établit une typologie remarquable pour l'époque, et remarquée, tout en dénonçant les détracteurs de la vaccination (1857). Il participe à la création de l'École d'anthropologie, fondée à Paris en 1859 avec Paul Broca (1824-1880), autre foyen célèbre (comme Élisée et Élie Reclus), chirurgien, anatomiste, neurologue, linguiste, anthropologue, et libre-penseur. Bertillon, Broca et Reclus se connaissent.

Selon Augustin Berque qui a exhumé et dépoussiéré le terme de mésologie, Bertillon définit celle-ci comme « science du milieu » ou « étude des relations réciproques de l'organisme et de son environnement. Il prenait en considération non seulement les agents physiques, mais également ce que nous appellerions aujourd'hui la culture : les rapports sociaux, l'éducation, les lois, les mœurs - toutes influences qui, à leur tour, sont en partie soumises au conditionnement du milieu physique » (Berque, 1990, p. 29-31).

Voici ce qu'en dit Louis-Adolphe Bertillon lui-même : « En effet, pour que ce mouvement qui constitue la vie puisse naître ; pour que, étant né, il se puisse se maintenir sans déviation, il faut que le corps vivant soit placé dans un milieu en harmonie avec sa constitution. La connaissance des conditions de ce milieu et des influences réciproques que chacun des deux termes exerce l'un sur l'autre, constitue un troisième point de vue, une troisième abstraction par rapport à laquelle devront être étudiées les diverses espèces de la série des êtres : c'est la science des milieux ou mésologie » (Bertillon, 1860, p. 120). Soulignons que le vocabulaire est commun à Bertillon, Comte et Reclus (« milieu », « conditions de milieu », « harmonie »).

Bertillon étudie donc de manière interdisciplinaire les interactions entre l'homme et son milieu physique et socioculturel. Comme il n'a pas oublié ses études de médecine, et probablement influencé par des savants comme Broca qui ont une approche très médicale de l'anthropologie, il y injecte de nombreuses considérations médicales. Ainsi, il écrit en 1860 que le traité d'Hippocrate « peut passer pour le premier traité de mésologie », ajoutant que « si l'on remarque que tout être animé dépend de deux facteurs : l'ancêtre qui l'a créé, et le milieu qui le modifie (autrement dit le passé et le présent), on concevra combien il est utile d'isoler ces deux sciences : l'hérédité et la mésologie » (op. cit.).

5. Reclus et la mésologie

Au cours des années 1870-1880, Louis-Adolphe Bertillon s'efforce de propager le concept de mésologie dans différents milieux scientifiques, et il le fait avec un certain succès (Bertillon, 1872). Quand Élisée Reclus l'évoque, c'est déjà une vingtaine d'années plus tard. Il le fait, d'emblée, dès les premières pages de *L'Homme et la Terre*, au début du deuxième chapitre consacré aux « Milieux telluriques », dont l'épigraphe (« chaque période de la vie des peuples correspond au changement des milieux ») et les titres (« classification des faits sociaux », « contraste des milieux », « l'homme lui-même est un milieu pour l'homme »...) annoncent l'approche combinatoire.

Élisée Reclus mentionne alors Hippocrate, comme l'a fait Bertillon, ainsi que Montaigne, Bodin, Montesquieu et, plus près de lui, Drummond, De Greef et Ihering. Henry Drummond (1851-

1897) est un évangéliste écossais et un naturaliste. Dans *The Ascent of Man* (1894), que cite Reclus, il défend l'idée de l'altruisme des espèces contre celle de la survie des plus forts. Rudolf von Ihering (1878-1892) est un juriste allemand, fondateur de l'école moderne sociologique et historique de droit. Quant à Guillaume de Greef, sociologue et socialiste belge, connu pour son livre *Le Transformisme social, essai sur le progrès et le régress des sociétés* (1895, 1901), il propose, dans son *Introduction à la sociologie* (1886-1889), d'ériger la mésologie comme une branche introductive à la sociologie, chargée d'examiner les facteurs extérieurs à l'histoire.

Une fois exposées ces différentes références, Reclus estime néanmoins qu'il ne suffit plus de constater « d'une manière générale l'influence de la Nature sur l'Homme », mais d'en cerner « chacune des conditions particulières »⁴. C'est, selon lui, à la science d'effectuer un tel travail. Il évoque alors la typologie que propose « l'école de Le Play, avec Tourville et Demolins », mais il en regrette le côté trop inscrit dans le présent, alors que les faits sociaux comme les milieux varient. Il distingue donc « les faits de nature », « que l'on ne saurait éviter » ajoute-t-il, et les faits qui « appartiennent à un monde artificiel, que l'on peut fuir ou complètement ignorer »⁵.

À cette première distinction, il en superpose une seconde qui ne lui correspond pas exactement : les « faits primordiaux » (sol, climat, genre de travail et de nourriture, relations de sang et d'alliance, mode de groupement) et les « faits secondaires », inconnus des temps primitifs (salaire, patronage, commerce, circonscription d'État).

Ce faisant, et ce qui n'a pas toujours été bien perçu, Élisée Reclus trace une réflexion anthropo-géographique sur la civilisation humaine qui remet en question l'opposition entre peuples dits primitifs et peuples dits civilisés, ou, plus exactement, le passage supposé nécessaire des uns aux autres. Car en fonction des histoires comme des géographies, l'évolution peut être différente, l'humanité plurielle n'en étant pas moins une sous la bannière de cette condition commune.

En étudiant dans la foulée la question de l'adaptation de l'être humain au froid ou à la chaleur, Reclus reste dans le sillage référentiel de Bertillon. Il esquisse une géo-éthologie avant la lettre, critiquant au passage les théories de Gobineau sur la supériorité du « groupe blanc », et de ses capacités à s'adapter partout. Après une centaine de pages remplies de descriptions prodigieusement variées sur différents peuples et différents milieux, le chapitre se conclut par le passage sur le « milieu-espace » et le « milieu-temps ».

6. Le milieu, notion dynamique contre le déterminisme géographique et historique

Élisée Reclus part alors des principales caractéristiques du milieu naturel (« froidure et chaleur », « sécheresse et humidité », « montagnes et steppes », « forêts », « îles, marais, lacs », « fleuves », « mers ») pour conclure que « l'homme lui-même est un milieu pour l'homme ». Il n'a pas été assez souligné, cependant, à quel point il rattache d'emblée, avant même leur description, son raisonnement géographique à l'histoire, et réciproquement. C'est ce qu'exprime sa première phrase qui s'articule sur une citation de Drummond : « L'inégalité des traits planétaires a fait la diversité de l'histoire humaine' et chacun de ces traits a déterminé son événement correspondant au milieu de l'infinie variété des choses »⁶. Le déterminisme est ici immédiatement contrebalancé par la variété, conformément à l'épigraphe de l'œuvre annonçant que « la Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps ».

À la fin du même chapitre, Reclus évoque les propos de deux historiens, Michelet et Taine. Du premier, rappelant que « si l'histoire commence d'abord par être 'toute géographie' », il ajoute que « la géographie devient graduellement 'histoire' par la réaction continue de l'homme sur l'homme »⁷. Du second, il regrette que, malgré « sa pénétrante sagacité », il se borne « à décrire

⁴ *H&T*, t. I, chap. II, p. 40-42.

⁵ *Ib.*, p. 41-42.

⁶ *Ib.*, p. 39.

⁷ *Ib.*, p. 116.

les milieux et les âges immédiatement rapprochés pour interpréter les faits et les caractères »⁸. Pour Reclus, il faut au contraire combiner le temps long (comme on dirait de nos jours) avec le temps court, et toutes les échelles.

Ainsi, « l'histoire de l'humanité dans son ensemble et dans ses parties ne peut donc s'expliquer que par l'addition des milieux avec 'intérêts composés' pendant la succession des siècles ; mais pour bien comprendre l'évolution qui s'est accomplie, il faut apprécier aussi dans quelle mesure les milieux ont eux-mêmes évolué, par le fait de la transformation générale, et modifié leur action en conséquence »⁹. Reclus prend alors les exemples des glaciers qui avancent ou qui reculent, des fleuves plus ou moins maîtrisés, les finisterres qui peuvent se transformer en point de départ, ou les plaines forestières qui deviennent riches quand elles sont débroussaillées.

Le « milieu général se décompose en éléments innombrables », parmi lesquels Reclus distingue le « milieu-espace », ou « milieu par excellence », « appartenant à la 'nature extérieure' » (concept véhiculé par Bakounine), ou encore « ambiance » ou « milieu statique primitif ». S'y ajoute le « milieu dynamique », combinaison complexe de « phénomènes actifs », où la « marche des sociétés » est composée de « poussées progressives ou régressives » (notion utilisée par Proudhon à partir de Vico). En somme, il s'agit de « forces premières ou secondes, purement géographiques ou déjà historiques, variant suivant les peuples et les siècles »¹⁰. La « dynamique » reclusienne s'avère très proche de ce que Proudhon appelle le « mouvement », une notion centrale dans son œuvre quoique insuffisamment explorée par les analystes.

C'est cette « dynamique » du « milieu-espace » et du « milieu-temps » qui constitue la « civilisation », comme Reclus le remarque presque incidemment : l'ensemble des « nécessités de l'existence » agit et réagit « sur le mode de penser et de sentir », « créant ainsi, pour une grande part, ce qu'on appelle 'civilisation', état incessamment changeant d'acquisitions nouvelles, mêlées à des survivances plus ou moins tenaces. En outre, le genre de vie, combiné avec le milieu, se complique... »¹¹. C'est même, plus exactement, la « demi-civilisation puisqu'elle ne profite point à tous »¹².

Reclus s'éloigne ainsi des facteurs physiologiquement déterminants. Simultanément, les travaux de Bertillon, à l'instar de Broca, se concentrent sur une vision sanitaire, éthologique et physiologique de la société considérée sous un angle démographique. Pour Augustin Berque, la disparition au cours du XXe siècle du terme de mésologie, « traduit l'échec du projet scientifique de Bertillon : la mésologie s'est d'un côté restreinte et transformée en "écologie", d'un autre côté fourvoyée dans les théories du déterminisme géographique. L'écologie (...) n'hérite en effet qu'une partie du projet de la mésologie puisqu'elle ne prend en compte, au sens strict, que les aspects physiques du milieu » (op. cit.).

7. Les trois « lois » reclusiennes

Lucien Febvre, qui bataille contre le déterminisme, ne manque pas de se référer à l'apport de Reclus pour étayer sa critique (Febvre, 1922). Héritant du positionnement positiviste et naturaliste, Reclus est à la recherche de lois qui soient non seulement explicatives mais aussi prospectives - presque déterminantes ou, tout du moins, porteuses d'un déterminisme bien compris et maîtrisé, qu'on peut appeler, à la suite du contemporain Albert Jacquard, le « déterminisme relatif ».

Il exprime ainsi ce souci dans la conclusion de la *NGU* (1894) : « L'Homme a ses lois comme la Terre. (...) L'homme qui contemple et scrute cet univers assiste à l'œuvre immense de la création

⁸ Ib., p. 118.

⁹ Ib., p. 119.

¹⁰ *H&T*, t. I, chap. II, p. 117.

¹¹ Ib., p. 116.

¹² *H&T*, t. VI, p. 533.

incessante qui commence toujours et ne finit jamais, et, participant lui-même par l'ampleur de la compréhension à l'éternité des choses, il peut arriver, comme Newton, comme Darwin, à les résumer d'un mot. (...) Le développement de l'homme est-il en harmonie parfaite avec les lois de la Terre ? Comment change-t-il sous les mille influences du milieu changeant ? Les vibrations sont-elles simultanées et de siècle en siècle modifient-elles incessamment leurs accords ? ».

En posant la question, Reclus y répond pour le moment... par l'interrogative. C'est dire sa prudence, ainsi que la force de sa dialectique d'instabilité et de stabilité permanente. Puis, à la fin de sa vie et de son œuvre, dans la préface de *L'Homme et la Terre* (1905), il esquisse une réponse, non sans retenue.

« Certes je savais d'avance que nulle recherche ne me ferait découvrir cette loi d'un progrès humain dont le mirage séduisant s'agite sans cesse à notre horizon, et qui nous fuit et se dissipe pour se reformer encore. (...) Non, mais nous pouvons reconnaître le lien intime qui rattache la succession des faits humains à l'action des forces telluriques : il nous est permis de poursuivre dans le temps chaque période de la vie des peuples correspondant au changement des milieux, d'observer l'action combinée de la Nature et de l'Homme lui-même réagissant sur la Terre qui l'a formé. (...) La "lutte des classes", la recherche de l'équilibre et la décision souveraine de l'individu, tels sont les trois ordres de faits que nous révèle l'étude de la géographie sociale et qui, dans le chaos des choses, se montrent assez constants pour qu'on puisse leur donner le nom de "lois" »¹³.

L'énoncé de ces trois lois constitue l'un des apports capitaux de la pensée reclusienne. D'emblée, Reclus se situe moins sur un plan spatial que sur un plan cosmologique, ou, plus exactement, bien qu'il ne cite pas le terme, écouménal, comme l'expriment les termes choisis (« forces telluriques », « vie des peuples », « changement des milieux », « faits humains », « action combinée de la Nature et de l'Homme »).

Pour Reclus, comme pour d'autres, l'être humain est inséparable de la nature puisqu'il en est issu. Puisque « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même », il ne s'agit plus seulement de la nature en soi, mais déjà d'autre chose. C'est enfin l'humanité prenant conscience d'elle-même en tant que telle, comme le dit Reclus à la fin de *L'Homme et la Terre*. « Aménager les continents, les mers et l'atmosphère qui nous entoure, 'cultiver notre jardin' terrestre, distribuer à nouveau et régler les ambiances pour favoriser chaque vie individuelle de plante, d'animal ou d'homme, prendre définitivement conscience de notre humanité solidaire, faisant corps avec la planète elle-même, embrasser du regard nos origines, notre présent, notre but rapproché, notre idéal lointain, c'est en cela que consiste le progrès »¹⁴.

L'humanité modifie constamment son environnement, cet environnement modifié exerce à son tour une influence sur elle, et ainsi de suite. La référence à Voltaire (« cultiver son jardin ») et non à Rousseau, penseur idéaliste de la nature (mais critiqué par Proudhon, Bakounine ou Kropotkine), n'est pas anodine, au contraire. Elle situe la pensée dans l'action. Reclus n'a pas une vision statique, conservatrice et fétichiste de la nature, conformément à deux binômes de sa dynamique : celui de milieu-espace (approche synchronique d'un système d'interactions complexes) et de milieu-temps (approche diachronique, évolutive) ; puis celui du progrès et du progrès.

8. Le milieu reclusien n'est pas le milieu vidalien

S'il existe des ressemblances entre Reclus et Vidal à propos de la notion de milieu - comme « l'intime solidarité qui unit les choses et les êtres » (à tel point qu'on peut se demander si Vidal n'a pas pioché cette expression chez Reclus, qu'il ne cite pas) - la genèse de leur réflexion ne

¹³ *H&T*, Préface.

¹⁴ *H&T*, t. VI, p. 540-541.

s'effectue pas sur les mêmes bases. Alors que la notion reclusienne est essentiellement dynamique, avec le « milieu-espace » et le « milieu-temps », Vidal élargit la notion écologique de « milieu naturel » en « milieu géographique » dans lequel l'homme est partie prenante (Nicolas-O., Guanzini, 1988, p. 23). L'hypothèse darwinienne du « milieu » considéré comme un facteur de causalités parmi d'autres se transforme chez lui en une donnée statique dont la réalité n'est plus à prouver. Il reste donc à la géographie vidalienne de pratiquer un exercice déductif de ce principe dans chaque région.

Dans *Les Principes de géographie humaine* (1922), la bible de plusieurs générations de géographes, Vidal se réfère à l'« œcologie » d'Haeckel, qu'il cite avec Ratzel dès le début de son livre, avant même Darwin. Pour lui, cette « œcologie », a fait passer la géographie botanique à la géographie de l'ensemble des espèces vivantes, animaux et hommes compris. C'est la « science qui étudie 'les mutuelles relations de tous les organismes vivants dans un seul et même lieu, leur adaptation au milieu qui les environne' ». Elle révèle un « environnement » en tant qu'« idée essentiellement géographique : celle d'un milieu composite doté d'une puissance capable de grouper et de maintenir ensemble des êtres hétérogènes en cohabitation et corrélation réciproque » (Vidal, 1922, p. 7).

Vidal de la Blache attribue le concept de milieu à Taine, Humboldt, Darwin et Haeckel, sans mentionner Reclus (ib. p. 6-7, 26 et 103-104). En fait, le terme qu'utilise Haeckel n'est pas *Umwelt* (« milieu »), mais *Umgebung* ou *umgebende Aussewelt* (Haeckel, 1879). Le traducteur en français d'Haeckel rend cet *Umgebung* en « milieu qui les environne » (les = les espèces). Contrairement à ce que croit Vidal, Haeckel ne parle donc pas de « milieu » mais d'« environnement » (Nicolas-O., Guanzini, 1988, p. 72).

L'erreur de Vidal ne vient probablement pas d'une interprétation de cette traduction française de la langue allemande, mais d'une transition par la langue anglaise puisqu'il évoque « ce mot de milieu ou d'*environnement* selon l'expression anglaise »¹⁵. Il semble d'ailleurs que le mot anglais d'« environment » ait été choisi par Herbert Spencer (1820-1903) pour traduire le mot français de « milieu », tandis que J. H. Campe le traduit correctement par « Umwelt » en allemand dès 1811. Autrement dit, pour Vidal, milieu et environnement, c'est la même chose. Cette confusion proposée par l'influent maître académique de la géographie française n'est pas sans conséquences épistémologiques, d'autant que c'est probablement lui qui introduit le mot d'*environnement* en France et en français.

Mais ce terme, qui nous est désormais familier, véhicule une enveloppe d'extériorité que n'a précisément pas la notion de « milieu ». Vidal renvoie ainsi celle-ci au concept d'« external conditions » qui a été formulé par Darwin, lequel n'utilise pas le terme d'« environnement », et que son traducteur français rend par « conditions de milieux »¹⁶.

Contrairement à Vidal, Reclus n'emploie jamais le mot d'« environnement »¹⁷. « Milieu » lui semble épistémologiquement et ontologiquement plus approprié comme combinaison de l'homme et de la nature, comme « harmonie secrète » entre les deux. C'est finalement pour une raison proche qu'il n'adopte pas celui d'écologie.

¹⁵ « Si l'on réfléchit à tout ce qu'implique ce mot de milieu ou d'*environnement* selon l'expression anglaise, à tous les fils insoupçonnés dont est tissée la trame qui nous enlace, quel organisme vivant pourrait s'y soustraire ? ». Vidal, 1922, op. cit., p. 7.

¹⁶ Edmond Barbier, traducteur de *L'Origine des espèces*, Paris, Schleicher, 1907.

¹⁷ Le géographe russe V. A. Anuchin estime que « Reclus fut le premier à utiliser le terme d'*environnement géographique* », dans le sens de conditions du développement social qui entourent l'homme ». Anuchin est probablement victime de traductions en chaîne (en russe, en anglais) car si l'on se reporte au texte original français de Reclus qu'il donne comme preuve, Reclus parle bien de "milieu" et non d'*environnement géographique*". Anuchin V.A., 1977, p. 69. *Theoretical problems of geography*, Columbus, Ohio State UP, 332 p., p. 69.

9. Reclus, critique d'Haeckel

Élisée Reclus critique l'approche d'Ernst Haeckel. Dans une correspondance de 1888, il écrit : « Et maintenant, je vous le demande, pourquoi ne décidez-vous pas vous-même s'il est vrai - oui ou non - que dans tout organisme la cellule obéit à ses affinités ? Vous n'avez pas besoin, pour vous faire une opinion, d'opposer naturaliste à naturaliste (Haeckel à de Lanessan). Tous sont d'accord au fond, quels que soient les sophismes qu'ils mettent en avant pour justifier les inégalités dont ils profitent, car d'ordinaire chacun professe la moralité de son intérêt. Un professeur qui fait partie, comme Haeckel, de la "garde du corps" des Hohenzollern, ou bien un autre professeur qui veut soumettre les hommes à la domination des savants, comme Huxley, peuvent, tant qu'il leur plaira, opposer la tête au ventre, le fluide nerveux à la lymphe ; ils sont bien tenus de déclarer aussi que la cellule, comparable à l'homme dans la société, s'associe et se dissocie sans cesse (...) »¹⁸.

La critique de Reclus porte ici sur deux plans. D'une part, il récuse toute hiérarchisation des éléments et des phénomènes naturels. D'autre part, à partir de là, il considère que la non-hiérarchisation a pour corollaire « l'affinité », terme chéri par les anarchistes, surtout ceux de cette époque comme le rappelle bien un couplet de l'Internationale. Dans la foulée, il remet Haeckel, ou d'autres savants, à leur place, celle qu'ils occupent au sein de l'élite dirigeante. Il rappelle ainsi que, sous les apparences de la neutralité scientifique, existent des valeurs sociales qu'il convient de prendre en compte pour ne pas se leurrer.

Dans le sixième et dernier tome de *L'Homme et la Terre*, il conclut son chapitre X, consacré à « La religion et la science », en revenant sur Haeckel. Évoquant les débats qui opposent des savants au Congrès des naturalistes qui se tient à Munich le 18 septembre 1877, il met dos-à-dos le prétendu progressisme de Rudolph Virchow (1821-1902) - médecin, fondateur du Parti progressiste allemand, député de Prusse (1862-1902) et du Reichstag (1880-1893), et la réplique que lui oppose Haeckel.

Virchow affirme en effet que « le darwinisme mène au socialisme », mais il alerte en fait les dirigeants bismarckiens de la double menace que cela représenterait dans le cadre du *Kulturkampf*, notion et politique qu'il leur a d'ailleurs lui-même suggérées en 1872 (Tort, 1983, p. 51-58). En revanche, Ernst Haeckel et Oscar Schmidt, partisans de l'inégalité des pays en fonction de l'inégalité raciale, affirment l'incompatibilité entre l'aspiration égalitaire du socialisme et la loi de l'hérédité. Pour Haeckel, « c'est un fait qu'il n'y a aucune doctrine scientifique qui proclame plus ouvertement que la théorie de l'évolution que l'égalité des individus, vers laquelle le socialisme tend, est une impossibilité ; que cette égalité chimérique est une contradiction absolue avec la nécessité et, en fait, l'inégalité universelle des individus » (Haeckel, 1879, p. 110). On voit au passage que le discours inégalitaire n'est pas nouveau.

Pour Reclus, « Haeckel et, avec lui, tous les disciples de Darwin présents au congrès, prétendirent que la théorie préconisée par lui portait le coup de grâce aux socialistes »¹⁹. Et de conclure : « Malgré les objurgations de Virchow [sic] et d'Haeckel, l'histoire continua son cours, et le socialisme fit son entrée dans le monde parallèlement au darwinisme qui pénétrait dans la science. Les deux révolutions se sont parfaitement accordées, et nombreux sont les savants qui nous expliquent, après coup, pourquoi il devait en être ainsi. Il ressort du moins de l'incertitude de leurs prophéties que les pédants groupés en caste intéressée ne représentent nullement la science, et que celle-ci se développe sans leur concours officiel dans les mille intelligences des hommes qui cherchent isolément, passionnés seulement pour le vrai »²⁰.

¹⁸ Lettre de juin 1888 d'Élisée Reclus à Renard, auteur d'un "Essai sur le socialisme". Citée par Paul Reclus, 1939, *Biographie d'Élisée Reclus*, rééditée in *Les frères Élie et Élisée Reclus - ou du Protestantisme à l'Anarchisme*, 1964, Paris, Les Amis d'Élisée Reclus, p. 122.

¹⁹ *H&T*, t. VI, p. 430.

²⁰ *H&T*, t. VI, p. 431.

*

Sur ces bases à la fois scientifiques et idéologico-politiques, Élisée Reclus est d'autant moins enclin à adopter l'« écologie » prônée par Haeckel qui doit lui paraître trop naturaliste, trop orientée dans un sens physique et oubliées de la dynamique humaine, trop éloignée de sa position que l'on qualifierait actuellement d'« anthropocentrique ». Tout en évoquant la « mésologie » qu'il assimile finalement à une sorte d'« éthologie », ou, dirait-on de nos jours, à l'« écologie humaine » dans le sens précis du terme (l'adaptation du corps humain au climat), Élisée Reclus préfère le terme et le concept de « géographie sociale ».

Bibliographie

- Anuchin V.A., 1977, *Theoretical problems of geography*, Columbus, Ohio State UP.
- Barrows H. H., 1923, « Geography as human ecology », *Annals of the Association of American Geographers*, 13, p. 1-14.
- Berdoulay V., Soubeyran O., 1991, « Lamarck, Darwin et Vidal : aux fondements naturalistes de la géographie humaine », *Annales de Géographie*, 561-562, p. 617-634.
- Berque A., 1990, *Médiance - de milieux en paysages*, Montpellier, Reclus.
- Bertillon J., A. et G., 1883, *La vie et les œuvres du docteur L.-A. Bertillon*, Paris, Masson.
- Bertillon L.-A., 1860, « Revue de biologie », *Presse scientifique des deux mondes, revue universelle du mouvement des sciences pures et appliquées*, 1.
- Bertillon L.-A., 1872, « De l'influence du milieu ou Mésologie », *La Philosophie positive*, IX, p. 309-320.
- Canguilhem G., 1968, *Études d'histoire de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin.
- Comte A., 1851 et 1852, *Système de politique positive*, I et II.
- Conry Y., 1987, *Darwin en perspective*, Paris, Vrin.
- Deléage J.-P., 1991, *Histoire de l'écologie, une science de l'homme et de la nature*, Paris, La Découverte.
- Deléage J.-P., 1994, « L'écologie, science de l'homme et de son environnement ». *Les paradoxes de l'environnement - Responsabilité des scientifiques, pouvoir des citoyens*, Paris, Albin Michel, p. 23-32.
- Drouin J.-M., 1993, *L'Écologie et son histoire*, Paris, Flammarion.
- Febvre L., 1922, *La Terre et l'évolution humaine, introduction géographique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du livre.
- Gasman D., 1971, *The scientific origins of national socialism : social darwinism in Ernst Haeckel and the German Monist League*, New York, American Elsevier.
- Haeckel E., 1879, *Les Preuves du transformisme, réponse à Virchow*, Paris, G. Baillière.
- Haeckel E., 1879, *Natürliche Schöpfungsgeschichte*, Berlin, Reimer, 7^e édition refondue et augmentée, trad. Ch. Letourneau, *Histoire de la création des êtres organisés*, Paris, Schleicher, 1903.
- Kremer Marietti A., 1977, *L'Anthropologie positiviste d'Auguste Comte*, Université Paris IV, thèse.
- Lecourt D., 1994, « La pensée occidentale à l'épreuve de l'environnement », *Les paradoxes de l'environnement - Responsabilité des scientifiques, pouvoir des citoyens*, Paris, Albin Michel, p. 151-161.
- Livingstone D., 1984, « Natural theology and Neo-Lamarckism : the changing context of nineteenth-century geography in the United States and Great Britain », *Annals of the Association of American Geographers*, 74-1, p. 9-28.
- Mosse G., 1964, *The crisis of German ideology : Intellectual origins of the Third Reich*, New York, Grosset & Dunlap.
- Nicolas-O. G., Guanzini C., 1988, « Paul Vidal de la Blache, géographie et politique ». *Ératosthène-Méridien*, 1.
- Pelletier Ph., 2012, *Géographie et anarchie, Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, Léon Metchnikoff et les autres*, Paris, Éditions du Monde libertaire, à paraître.

- Raffin J.-P., 1993, « De l'écologie scientifique à l'écologie politique ». *Le Défi écologiste*, Paris, L'Harmattan, p. 27-40.
- Soubeyran O., 1984, « L'environnement, Darwin et la géographie », *Darwin après Darwin*, J.-J. Lévy et H. Cohen dir., Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 39-76.
- Soubeyran O. 1997, *Imaginaire, science, discipline*, Paris, L'Harmattan.
- Stoddart D., 1966, « Darwin's impact on geography », *Annals of the Association of American Geographers*, 56-4, p. 683-698.
- Tansley A., 1935, « The use and abuse of vegetational concepts and terms », *Ecology*, 16-3, p. 284-307
- Tort P., 1983, *La Pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier.
- Vacher de Lapouge G., 1897, « Préface ». *Le Monisme*, E. Haeckel, Schleicher.
- Vidal de la Blache P., 1922, *Les Principes de géographie humaine*, Paris, Armand Colin.
- Worster D., 1998, *Les Pionniers de l'écologie*, Paris, Sang de la terre, éd. or. 1985.